

L'ARCHE *Editeur*

Esther VILAR

Le Sourire du piranha

Traduit par
Laurent MÜHLEISEN

Tous droits réservés

Toute demande de droits de représentation par des théâtres professionnels ou amateur, d'adaptation cinématographique, radiophonique ou de télévision, que ce soit en intégralité ou en partie et sans que cette liste soit exhaustive, doit faire l'objet d'une demande écrite et préalable auprès de :

L'Arche *Editeur*
86 rue Bonaparte
75006 Paris
contact@arche-editeur.com

Le présent manuscrit est une version de travail et ne constitue pas une publication au sens du Code de la propriété intellectuelle. Il vous est communiqué à titre consultatif uniquement et ses auteurs se réservent le droit de le modifier ou mettre à jour à tout moment.

Toute reproduction ou diffusion de ce texte, en intégralité ou en partie, sans l'accord préalable et écrit de L'Arche, est une contrefaçon au sens de l'Article L122-4 du Code de la Propriété Intellectuelle, et L'Arche se réserve le droit de recourir à tous les moyens juridiques à sa disposition en cas de manquement à ces règles.

Le sourire du piranha

d'Esther Vilar

Traduction : Laurent Muhleisen

LIEU : la chambre à coucher d'une suite dans un hôtel de luxe new yorkais. Le mobilier, très confortable, correspond à ce que l'on attend de ce genre d'endroit. Une porte unique conduit au salon, par lequel on gagne le corridor de l'hôtel.

PERSONNAGES :

Frank Marvin : un homme entre deux âges ; il est le candidat aux élections présidentielles de son pays le mieux placé dans les sondages.

Deborah Greenberger Marvin : sa femme, célèbre avocate ; elle a le même âge que lui à peu près ; elle est encore belle.

Gordon Baker : journaliste à la télévision.

Lisa Valero : ancienne maîtresse de Frank. Une blonde très séduisante.

Au début du deuxième acte, on entend un magnétophone avec plusieurs voix masculines et féminines entremêlées.

ACTE 1

Le soir.

Frank Marvin est couché sur un grand lit à deux places et fume. En bras de chemise, le noeud de cravate desserré, il a l'air malheureux et nerveux. Des journaux sont éparpillés dans toute la pièce. Il finit par écraser sa cigarette, se lève et va mettre un disque dans le lecteur de CD. On entend du jazz. Après en avoir écouté quelques mesures, il échange le disque contre un autre du même genre. En regagnant son lit, son regard se pose sur la manchette d'un des journaux étalés par terre, auquel il donne un coup de pied. Il est sur le point de s'allonger quand le téléphone se met à sonner. Il se dirige à nouveau vers le lecteur de CD, baisse le volume, et décroche le combiné.

FRANK : J'écoute... Gordon qui ?... Passez-le moi... Quelle interview ?... Non, je n'ai pas regardé les infos ce soir. La presse écrite me suffit largement. *(Il allume une nouvelle cigarette pendant que la liaison avec GORDON BAKER est établie.)* Salut Gordon, qu'est-ce qui se passe ?... J'écoute... De quel sondage parlez-vous ?... Quarante pour cent ?.. Non, non, ça ne m'étonne pas du tout. Nulle part au monde les électeurs ne sont aussi prudes qu'aux Etats-Unis... *(Il rit)*. Vous vous moquez de moi ?... Bon, je répète : Si l'épouse est prête à pardonner les écarts de conduite de son mari, le chiffre des électeurs transfuges passerait de quarante à cinq pour cent ? Mais alors, à combien se réduirait-il si le bon Dieu en personne me pardonnait ?... Non, on ne peut pas dire que je sois d'humeur à plaisanter, vraiment, vous pouvez me croire... Mais dites-moi, Gordon, jusqu'à quel point ces données sont-elles fiables ? Je vous écoute... N'y comptez pas ! Je connais ma femme, Gordon, jamais elle ne fera une chose pareille ! Mais merci quand même. S'il fallait que j'apparaisse à la télé pour m'expliquer, c'est votre émission, bien sûr... C'est bien sûr votre show que je choisirais. Et pas seulement à cause de son formidable audimat, vous le savez. Après tout nous luttons du même côté, vous et moi. D'ailleurs, sur le principe, votre proposition est tout à fait excellente. Seulement voilà ; elle ne jouera pas le jeu. Pas Deborah !... Absolument sûr, oui. Non pas qu'elle en soit incapable, en théorie. Mais le coup est venu trop brutalement, vous comprenez ?... Et comment.. Et comment que je l'ai fait ! Bien sûr, LA solution aurait été de tout lui avouer sur le moment. Mais vous savez aussi bien que moi comment ça se passe. C'est le genre de chose qu'on repousse toujours au lendemain, et un beau jour, on se retrouve en pleine campagne électorale et on n'a plus

qu'à serrer les pouces pour que le camp adverse n'apprenne rien. Après tout, ça a bien marché pour notre saint George Bush ! Pour autant qu'il ait jamais eu une pulsion sexuelle, celui-là. A mon avis, il s'est fait livrer ses enfants par la CIA... *(Il rit d'une blague que GORDON lui raconte)*. Non, non, celle-là, je ne la connaissais pas encore... Mais bien sûr, vous pouvez parler personnellement à Deborah ; le problème, c'est qu'en ce moment, même sa mère ne sait pas où elle est... Faites-le. Et encore une fois, merci, mon vieux, j'apprécie. *(Il raccroche et compose le numéro de son manager de campagne, logé dans le même hôtel.)*... Ne me passez plus d'appel, Tony, sauf s'il s'agit de ma femme, bien entendu... Non, je doute qu'elle vienne encore... Elle n'est pas chez sa mère, j'ai appelé plusieurs fois là-bas... Vous voulez parler de sa copine Betsy Fulton ? J'ai déjà essayé, elle est en Europe... Comment voulez-vous que je le sache ? New York est sa ville natale, elle y connaît des douzaines de personnes chez lesquelles elle peut se cacher de la presse... Tony... Tony, arrêtez de vous faire des illusions, tous ; je suis un homme mort... Si Gordon m'a dit quelque chose ?... Evidemment, c'est même pour ça qu'il m'a appelé... Non, cela ne nous avancera à rien.. Parce qu'elle ne le fera pas ! En tout cas, pas aujourd'hui, ni demain, et après-demain il sera trop tard... Je retire ma candidature, c'est tout. Organisez une conférence de presse pour demain après-midi, disons 16 heures ? Ici, à l'hôtel, bien sûr. Attendez... *(Il se penche pour regarder dans le salon, par la porte ouverte.)* C'est la femme de chambre. *(Patiemment.)* Tony, je sais que Deborah pourrait nous sauver. Mais vous avez une femme, vous aussi. Comment réagirait-elle si tous les journaux du pays publiaient en première page une photo de vous en compagnie d'une superbe blonde ?... Là, vous voyez !

(Il raccroche et se laisse tomber sur le lit. DEBORAH entre dans la chambre. Elle est habillée avec élégance, comme une femme d'affaire, et porte des lunettes.)

FRANK : Oh, salut, je croyais que c'était la femme de chambre !

(Il est debout, écrase sa cigarette, esquisse un geste de bienvenu, mi-joyeux, mi-confus, qu'elle feint d'ignorer.)

DEBORAH : Salut.

(Pendant qu'il éteint la musique et regagne à nouveau le lit, elle enlève son blazer et l'accroche de manière quelque peu affectée dans l'une des armoires. Puis, elle fait le tour de la chambre et se met à ramasser les journaux éparpillés... Frank la regarde du lit.)

FRANK : Tu portes des lunettes ? Ca fait longtemps...

DEBORAH : C'est la première chose que j'aie faite après avoir lu les journaux, ce matin. Je suis allé aux toilettes et j'ai jeté mes lentilles. Car désormais, je n'ai plus besoin d'être belle pour la nation, n'est-ce pas ?

FRANK : Deborah, je voulais te dire...

DEBORAH : Non, je t'en prie, épargne-moi tes explications.

(Elle continue à ramasser les journaux, lisant ici et là un gros titre, puis les empile sur la coiffeuse.)

FRANK : Nous nous sommes fait du souci.

DEBORAH : Qui donc ?

FRANK : Moi, Ta mère. Tony. L'équipe. Le pays. Le monde !

DEBORAH *(avec froideur)* : Et les enfants ?

FRANK : J'ai appelé ta soeur, il y a trois heures. Ils n'ont pas quitté le ranch.

DEBORAH : Donc, ils ne savent rien encore ?

FRANK : A priori, non.

DEBORAH : J'irai les voir, demain matin, en avion.

FRANK : Tu veux le leur dire ?

DEBORAH : Mieux vaut que ce soit moi, tu ne crois pas ?

FRANK : Et qu'est-ce que tu leur diras ?

DEBORAH : Ma foi, ce qu'on dit dans ces cas-là. Papa a rencontré une autre femme, maman va demander le divorce. Mais surtout ne soyez pas tristes, surtout pas, parce que Papa vous aime quand même beaucoup, vraiment beaucoup.

FRANK (*après un silence*) : Qu'as-tu fait de ta journée ? J'ai appelé toutes tes amies.

DEBORAH : Je me suis promenée, en voiture.

FRANK : Où ça ?

DEBORAH (*réfléchit*) : Montauk. A un moment donné, j'ai vu le panneau de Montauk. Je devais donc être sur Long Island.

FRANK : Et comment as-tu fait pour entrer dans l'hôtel ? Il paraît que dans le hall, les équipes de télé se marchent littéralement dessus ?

DEBORAH : Rick est monté à Central Park. Je me suis cachée dans le coffre et il m'a conduite jusqu'au parking souterrain.

FRANK : Et qui monte la garde devant nos chambres ?

DEBORAH : Paul et cet obèse...

FRANK : Alfredo.

DEBORAH : Paul est en train de lui lire les journaux du soir.

FRANK : Debbie, je suis infiniment désolé.

DEBORAH (*tenant un journal ouvert*) : Regarde, c'est le WASHINGTON POST, ça ? (*elle vérifie d'un coup d'oeil*). Ils ont même réussi à se procurer une photo d'elle en bikini !

FRANK : Deborah !

DEBORAH : Vous étiez aux Bahamas ? Je croyais que tu détestais les Bahamas... Un physique vraiment exceptionnel. Contrairement à toi, sur cette photo. Je t'ai toujours dit de porter autre chose que ces shorts rayés... (*elle lit*) : "... Nous faisons de longues promenades, main dans la main. Ou nous partions en bateau pour l'une ou l'autre crique, et faisons l'amour sur le sable. La nuit, nous restions assis devant notre bungalow et Frank m'apprenait les constellation stellaires. Ses préférées étaient les deux Ourses : si tu m'offres la grande, je t'offre la petite, me disait-il. Il a un merveilleux sens de l'humour."

FRANK : Tu ne prends tout de même pas ça au sérieux. Cette petite rêve d'une carrière dans le cinéma, comme toutes les autres.

DEBORAH : Pendant notre voyage de noces, c'est *moi* qui t'ai expliqué les étoiles. Ca m'a toujours surprise qu'en dehors des deux Ourses, tu aies tout oublié. Et voilà qu'en plus tu offres la petite à cette grue !... Un merveilleux sens de l'humour. Ce furent les plus belles journées de ma vie. Non, je n'ai pas honte de l'avouer : j'ai aimé Frank Marvin à la folie !... N'est-ce pas touchant ? Dis, d'où peut-elle bien venir, cette passion des jolies jeunes filles pour des hommes en âge d'être leur père ? Tu crois que c'est quelque chose de biologique ? Quelque chose comme l'appel du sang ?

FRANK : Debbie, laisse tomber, maintenant, tu veux bien ?

DEBORAH : Mais si c'était l'appel du sang, alors il se pourrait également, au moins en théorie, qu'une ravissante fille de millionnaire tombe éperdument amoureuse d'un retraité sans le sou, non ? Pourtant, jamais personne n'a entendu parler d'une histoire pareille. Mais peut-être *toi* as-tu entendu parler de ce genre d'histoire ? Quand l'une de ces merveilleuses créatures se fait expliquer les étoiles par un homme dans la force de l'âge, c'est toujours parce qu'il a de l'argent, ou une situation, ou qu'il peut lui être utile de quelque manière, n'est-ce pas ?

FRANK : J'ai retiré ma candidature.

DEBORAH (*étonnée*) : C'est officiel ?

FRANK : J'ai annoncé une conférence de presse pour demain.

DEBORAH : Alors tu as encore le temps d'y réfléchir.

FRANK : Réfléchir à quoi ? Je suis un homme mort.

DEBORAH : Tu veux peut-être que je pleure ?

FRANK : Personne ne te le demande.

DEBORAH : De toute façon, à mon avis, tu n'étais pas fait pour ce job.

FRANK : Hier encore, tu disais le contraire.

DEBORAH : Hier encore, je t'idéalisais. Ca arrive à toutes les femmes amoureuses de leur mari... Récemment, dans une réunion électorale, quelqu'un m'a dit que si le monde est dans un état si pitoyable, c'est parce qu'il n'est dirigé que par des hommes qui ont la peau dure. Un être sensible ne survit pas au calvaire d'une ascension politique : Des décennies passées à serrer des mains, à taper sur des épaules, à trouver des bons mots, à participer à des réunions, à manoeuvrer, à intriguer, tout le prélude à une victoire électorale. Et une fois arrivé là on on pourrait aider ses électeur, on est bien trop abruti pour pouvoir encore les comprendre. "Cela ne correspond pas à Frank, ai-je répondu. Il vient des couches inférieures de la société et même après des décennies de ce sale boulot, il n'a pas oublié ce qui s'y passe. Il sera le premier président des Etats-Unis à avoir mérité la confiance de ses électeurs." Entre temps, j'ai compris que toi aussi, au fond, tu te moques bien des problèmes de ce pays. Depuis l'affaire Gary Hart, même le plus débile des candidats sait que la découverte d'une liaison extra-conjugale le met hors course, d'emblée. Et pourtant toi, tu n'as pas pu te retenir. La chance s'offrait à toi de faire de ce pays déglingé une nation un tant soit peu juste. Un exemple pour les autres pays, un espoir pour le monde entier. Mais apparemment tu te souciais davantage de satisfaire tes appétits sexuels !

FRANK (*furieux, se lève du lit*) : Au nom de Dieu, Debbie, je n'ai tué personne! Mon seul crime a été de vouloir m'amuser un peu.

DEBORAH : Non, mais peut-être pouvons-nous le formuler ainsi : "Si l'épouse exerce une activité retribuée sans y être poussée par la nécessité, alors l'époux, conformément au paragraphe sexe, peut prétendre à une belle blonde au chômage."

FRANK : Je n'ai jamais prétendu cela !

(Le téléphone s'est mis à sonner.)

DEBORAH : Tu as dit que je n'y étais pas pour rien. Ne pas y être pour rien, cela signifie être coupable donc, dans le cas qui nous occupe, inciter à l'adultère ou être complice d'adultère.

FRANK : Debbie, épargne-nous ton baratin juridique, tu veux bien ? Il s'agit de nous deux !

DEBORAH : Oh non, il s'agit de toi. De ton rêve d'être assis sur le fauteuil de président des Etats-Unis. *(Elle indique le téléphone.)* Pourquoi tu n'y vas pas ? C'est peut-être un électeur ?

FRANK : Deborah, je te jure que cette fille n'avait aucune importance pour moi. Pas une seconde je n'ai eu l'intention de vous quitter, toi et les enfants.

DEBORAH : Mon pauvre chéri, même si tu l'avais voulu, tu n'aurais pas pu. C'est toi qui dès l'université visais la Maison Blanche. C'est incompatible avec un divorce !

FRANK : *(De plus en plus en colère)* Reagan était divorcé de sa première femme et il y est quand même arrivé !

DEBORAH : Oui, mais uniquement parce que ses électeurs estimaient qu'il était suffisamment puni avec la seconde.

FRANK : Tu sais ce que je souhaite ? Qu'une seule fois tu n'aies pas réponse à quelque chose.

DEBORAH : Et moi, je souhaite que tu répondes enfin à ce foutu téléphone !

DEBORAH : T'amuser un peu ? Une histoire d'amour de six ans, tu appelles ça s'amuser un peu ?

FRANK : D'abord, ce n'est pas une histoire d'amour mais une banale affaire de coucherie. Même si elle a duré six ans. Et puisque nous y voilà, sache que tu n'y es pas pour rien. (*Comme elle le regarde, bouche bée.*) Oui, toi. Les premières années de notre mariage, combien de fois suis-je rentré de bonne heure. Parce que je ne tenais plus, au travail, parce que j'avais besoin de toi, parfaitement. Le plus souvent, à peine étais-je arrivé dans la véranda que la bonne venait à ma rencontre : Oh, M. Marvin - Mme Marvin est encore à son étude. Cite moi un homme, un seul, qui dans ces conditions n'a pas envie d'aller voir ailleurs !

DEBORAH : Ah, c'est donc ça ? J'aurais dû ne pas travailler ?

FRANK : Peut-être *un peu* moins. Mais tu ne t'es même pas arrêtée à la naissance des jumeaux. Pendant les couches, alors que les autres femmes lisent des livres sur les soins du nourrisson, toi tu dictais une expertise sur le droit de grève des mineurs. Et cinq jours à peine après l'accouchement, tu t'es remise à travailler.

DEBORAH : J'étais en plein dans le procès contre le General Motors.

FRANK : C'est bien de ça dont je parle. C'est *moi* qui ai lu les livres sur les soins du nourrisson.

DEBORAH : Et alors, ce sont aussi *tes* enfants, non ?

FRANK : En effet. Et pour couronner le tout, la cigogne a eu la bonne idée d'en apporter deux d'un coup. Car ce n'est certainement pas *toi* qui en aurait commandé un deuxième !

DEBORAH : ...Donc, résumons : si moi, ta femme légitime, j'avais été une *vraie* femme, tu n'aurais pas eu besoin d'une femme illégitime et tu serais en ce moment sur le chemin de la Maison Blanche.

FRANK : Je n'ai pas dit cela.

FRANK : Ho ! ho ! Tu me donnes des ordres, déjà ?

DEBORAH : *(les mains sur les oreilles)* Réponds, à la fin !

FRANK : Et pourquoi tu n'irais pas toi, nom de Dieu !

DEBORAH : Parce que ma campagne électorale à moi est terminée !

FRANK : La mienne aussi, figure-toi ! *(Décroche, furieux)* Ai-je demandé qu'on ne me dérange pas, oui ou non ?... Ah, c'est vous, Gordon. Comment avez-vous fait pour franchir le barrage de mon directeur de campagne ?... Vous êtes très futé... Oui, elle est là... Je crains que ça ne serve pas à grand'chose, mais attendez... *(Il pose la main sur le récepteur)* Gordon Baker.

DEBORAH : Connais pas.

FRANK : Le chauve de "Good morning". Nous avons déjà été deux fois dans son show.

DEBORAH : Ton ami du parti ? Qu'est-ce qu'il veut ?

FRANK : Te parler.

DEBORAH : Pas maintenant.

FRANK : *(dans le combiné)* Désolé, Gordon, peut-être une autre fois... *(A Deborah)* Il dit que c'est une question de vie ou de mort.

DEBORAH : Pour qui ?

FRANK : *(dans le combiné)* Je vais essayer. Enfin, si je parviens à trouver le bouton du haut-parleur... *(il appuie sur diverses touches.)* A présent on devrait vous entendre.

(Dans un "deuxième espace", créé par un effet de lumière, apparaît Gordon Baker : Il est assis à un bureau et regarde le public tout au long de la conversation téléphonique qui suit.)

DEBORAH : Pour autant que quelqu'un veuille le réparer.

GORDON : Tout à fait... Deborah, vous êtes toujours là ?

DEBORAH : La réponse est non.

GORDON : Deborah, écoutez-moi un instant...

DEBORAH : La réponse est non !

FRANK : C'est inutile, mon vieux. Enfin, vous l'avez entendu.

GORDON : Deborah... Deborah, je sais ce que vous traversez en ce moment.

DEBORAH : Ah oui ?

GORDON : Croyez-moi si vous voulez : bien que je sois un homme, je suis parfaitement capable de me mettre à votre place. Je veux dire : il sans doute déjà terrible pour une femme de découvrir que l'homme qu'elle aime a commis un tel... faux pas. Mais lorsque la rivale est aussi jeune et aussi... photogénique que la jeune personne à laquelle nous sommes malheureusement confrontés ici... Et lorsqu'en plus le monde entier découvre en même temps qu'elle, littéralement, l'affaire, on sombre tout bonnement dans... l'horreur. Toutefois, Deborah... Deborah, vous êtes toujours là ?

DEBORAH : Pour l'amour du ciel, Gordon, c'est une chambre d'hôtel, ici, pas un train-fantôme.

GORDON : Ce que je veux dire, Deborah... Enfin, vous êtes une femme supérieurement intelligente. En tout cas la plus intelligente que j'aie jamais rencontrée.

DEBORAH : Merci.

GORDON : L'une des avocates les plus brillantes de notre pays. Rien que votre projet de réforme du système éducatif... Votre combat pour les droits des femmes...

GORDON : Merci, Frank. Mrs Marvin ? Mrs Marvin, vous m'entendez ?

FRANK : *(s'éloigne du téléphone, fixe l'appareil des yeux, et en aucun cas Gordon)* Elle vous entend.

GORDON : Mrs Marvin, vous vous souvenez de mon émission ?

DEBORAH : *(les yeux fixés sur le téléphone)* Greenberger. A partir d'aujourd'hui, je reprends mon nom. Mon nom de jeune fille, comme vous dites, vous, les hommes.

GORDON : Deborah, vous avez peut-être entendu parler de notre sondage d'aujourd'hui ?

(Frank, à partir de ce moment, s'allume cigarette sur cigarette.)

DEBORAH : Vous voulez parler de celui du comportement des femmes aux élections ?

GORDON : Tout à fait.

DEBORAH : Oui, je l'ai écouté à l'auto-radio.

GORDON : Vous permettez que je vous rappelle brièvement les chiffres ?

DEBORAH : Au total, quarante pour cent des électeurs américains n'accorderaient jamais leur voix à un candidat qui a eu une liaison extra-conjugale. *(Les yeux tournés vers Frank)* Une liaison extra-conjugale de six ans.

GORDON : Vous êtes brillamment informée, comme toujours. Mais ce n'est que la première partie du sondage. Connaissez-vous la seconde ?

DEBORAH : Ce pourcentage se réduirait considérablement si l'épouse trompée pardonnait ses péchés au candidat.

GORDON : *Pas considérablement*, Deborah. Dans ce cas, il ne serait plus que de cinq pour cent. Le dommage est donc pour ainsi dire réparable.

DEBORAH : Pour leur devoirs, Gordon. Les droits, nous les avons depuis longtemps.

GORDON : *(riant)* Voudriez-vous me faire croire que vous n'êtes plus féministe, tout à coup ?

DEBORAH : En tout cas pas une féministe d'arrière-garde. Mais je vous serais reconnaissante d'en venir au fait.

GORDON : C'est ce que j'allais faire. Car à mon avis, Deborah, vous avez en ce moment la possibilité de montrer aux citoyens de ce pays votre réelle grandeur.

DEBORAH : Ma réelle grandeur, vraiment ?

GORDON : Votre patriotisme. *(Alors qu'elle éclate de rire)* Deborah, pour l'instant vous êtes amère...

DEBORAH : Mais c'est que je suis cocue. C'est bien comme ça qu'on dit dans votre langage ?

GORDON : ... mais en dépit de votre douleur, parfaitement compréhensible, de votre colère, de votre déception, Deborah : en ce moment, ce n'est pas de vous dont il est question.

DEBORAH : Alors comment se fait-il que je me sente aussi misérable ? *(Alors que Gordon se tait)* Bon, très bien, alors de quoi est-il question ?

GORDON : De l'avenir.

DEBORAH : L'avenir du parti.

GORDON : Ça aussi, Deborah, ça aussi. Mais d'abord, de l'avenir de nos enfants, de l'avenir de notre pays. On pourrait même dire qu'il s'agit de l'avenir du monde entier ! Car une conjoncture unique dans l'histoire des peuples a voulu que ce soir, celui-ci soit entre les mains d'une seule personne. Entre les mains d'une femme. Entre vos mains, Deborah. De ce

que vous allez décider cette nuit va dépendre ce qu'il adviendra de nous tous.

DEBORAH : Mais voyons, Gordon, cette décision, c'est mon mari qui l'a prise. Au moment même où il s'est glissé entre les cuisses de cette petite pute. Ses cris de plaisir lui importaient davantage que l'avenir du monde !

GORDON : *(avec un rire plein d'indulgence)* Deborah... Deborah, je suis un homme, moi aussi. Si vous saviez, vous les femmes, combien ces histoires ont peu d'importance pour nous.

DEBORAH : Alors pourquoi risquez-vous vos carrières pour cela ? Pourquoi mettez en jeu le bonheur de vos enfants ?

GORDON : Deborah, Frank n'est pas un saint, nous le savons tous les deux. Mais il se trouve qu'il est le meilleur candidat que nous ayons pour ce poste. Qu'il est un homme intègre... *(Alors qu'elle rit)* Si, il l'est. Un homme avec du charisme, une vision du monde. En tout cas le seul auquel, personnellement, je ferais confiance pour remettre à flot ce bateau démanté. Le seul duquel le parti peut espérer une victoire. C'est pourquoi je vous en supplie, Deborah: donnez-nous une chance. Prenez Frank par la main demain matin et venez à mon émission. Expliquez aux électeurs et surtout aux électrices que vous lui avez pardonné et qu'il n'ont donc aucune charge à retenir contre lui. Deborah, je vous en conjure : sauvez-nous ! Car en nous sauvant, vous sauvez votre pays !

DEBORAH : Mon cher Gordon, si je n'avais pas cette longue, très longue expérience du barreau, je serais sans doute touchée au larmes par vos formules. Si, je vous assure, honnêtement ! Mais il se trouve que je suis une avocate méfiante, et c'est pourquoi je me pose une question : qu'est-ce que l'engagement généreux de ce journaliste futé peut bien cacher ? Si demain matin je récupère les électrices et que j'évite à son parti un plongeon de quatre ans, quel profit en tirera-t-il ? Allons, Gordon, dites-le moi vous-même, je vous en prie : Qu'est-ce qu'on vous a promis ? Le poste de porte-parole ? Un job aux Nations-Unies ? L'ambassade à Paris ? Vous me submergez de compliments, vous rampez devant moi, vous m'implorez... Mais vous ne faites jamais que me prouver une chose : que vous, les hommes, ne reculez devant aucune humiliation lorsqu'on promet des honneurs. Dites-moi, Gordon... Ou

dis-le moi toi, Frank : qu'y a-t-il de si extraordinaire dans le pouvoir, pour que vous abaissiez tant pour lui ? Et lorsqu'enfin vous l'avez conquis, qu'en faites-vous de si extraordinaire ? Luttezz-vous contre la faim ? Mettez-vous un terme aux guerres ? Redressez-vous l'économie ? Protégez-vous la nature ? Régulez-vous le flot des naissances ? Non, vous, les hommes, vous avez conduit la planète au bord de l'abîme ! Ce pays, par exemple, était un jour une entreprise florissante. Et qu'est-il devenu ? Nos caisses sont vides. Notre service public est pourri. Notre environnement est pollué. Notre système de santé est une bouffonnerie. Nos écoles forment des analphabètes toxicomanes. Nos vieux n'osent plus sortir dans les rues parce que les seuls secteurs encore rentables chez nous sont la violence et le crime ! Alors dites-moi, messieurs les futurs patrons de la Maison Blanche : comment remplirez-vous vos fonctions ? Oh oui, vous donnerez des conférences de presse sur la situation du pays. Vous vous ferez conduire en hélicoptère dans des régions sinistrées. Vous partirez en visite officielle à l'étranger et passerez les troupes en revue. Vous ferez venir des stars de cinéma blondes dans le bureau présidentiel et vous les baiserez à côté du téléphone rouge... Mais moi je mesure vos performances au nombre de pauvres qui vivent dans ce pays... Et après chacun de vos glorieux mandats, leur situation n'a fait qu'empirer !

FRANK : Deborah, ma chérie, voyons ! A l'autre bout du fil, ce n'est pas la Cour Suprême, mais Gordon Baker, qui attend ta réponse.

DEBORAH : *(comme si elle n'avait attendu qu'un signe pour l'attaquer directement)* Et malgré cela, malgré cela vous vous comportez comme si vous étiez toujours les meilleurs, pas vrai ? Malgré cela vous faites tout pour éviter que nous prenions votre place. Dans vos discours officiels, vous vous plaignez du manque de femmes dans vos rangs, mais dans vos réunions secrètes, vous débattiez des moyens pour nous tenir éloignées encore plus longtemps. Pour quelle raison, je vous le demande ? De quel droit ? Même si nous le voulions, nous ne pourrions pas être pires que vous !

(Elle se tourne vers la public comme si elle s'adressait à un jury)

Et d'ailleurs à quoi cela sert-il ? Car pendant que vous faites des pieds et des mains pour arriver là où de toute façon vous ne changerez rien, nous autres, à l'abri de vos manigances, nous vivons d'année en années plus longtemps et sommes d'année en année plus nombreuses. Nous ne sommes peut-être pas au pouvoir, c'est vrai, mais grâce à notre supériorité numérique, nous

exerçons aujourd'hui dans tous les pays démocratiques un contrôle absolu sur ceux qui nous gouvernent, sur vous. Celui qui veut nos voix doit se plier à notre morale : pour peu que nous l'apprenions, la moindre beuverie, la moindre plaisanterie de mauvais goût, la moindre nuit passée dans le mauvais lit peuvent vous coûter votre carrière politique. Alors qu'est-ce que ça vous rapporte, tout cela ? Vous faites les lois, certes, mais depuis longtemps, vous ne les faites plus que contre vous-mêmes. Bien qu'avec notre majorité ce soit nous, les femmes, qui décidions de qui a le droit de gouverner, ce n'est pas nous que vous envoyez au front quand vous déclarez des guerres, mais vous. Aujourd'hui, vos filles ont le droit de commander des troupes, mais seuls vos fils sont *mobilisables*. Et malgré l'égalité théorique de travail et de salaire, en cas de divorce, c'est généralement le père que vous obligez à payer la pension alimentaire qui subviendra aux besoins de la famille, pas la mère. En arguant du fait qu'un homme ne peut quand même pas rester sans travailler, vous vous privez de vos enfants, et vous nous laissez gérer les domiciles dans lesquels - si c'était l'inverse - vous pourriez davantage profiter de leur présence. Mais il est vrai que ce sont NOS enfants, n'est-ce pas ? Notre droit à la pilule et à l'avortement nous permet de décider du moment, de la personne et de la fréquence avec laquelle nous souhaitons vous reproduire : aujourd'hui, c'est NOUS qui VOUS faisons des enfants. (A Frank) Et personne dans ce pays n'a le droit de nous critiquer. Ni les hommes politiques, parce que nous représentons 53 % de l'électorat, ni l'économie, car grâce à vos lois sur le divorce et l'héritage, 60 % des fortunes privées nous appartiennent, ni les médias, car en qualité de gestionnaires du budget familial, nous décidons de 80 % des achats de la famille en qu'en conséquence, les annonces publicitaires s'adressent avant tout à nous. Or il suffit que nous refusions d'acheter un magazine ou de regarder une série TV parce qu'on y parle en termes désobligeants de nous, pour qu'on vous retire la publicité et que le producteur soit viré.

Qu'est-ce que ça vous rapporte, allons, dites-le ?! Pourquoi ne pas jouer une bonne fois pour toute cartes sur table : la moitié de vos fonctions contre la moitié de nos privilèges. Ce serait une bonne affaire pour les deux parties, non ?

FRANK : C'est terminé ?

DEBORAH : C'est terminé.

(Gordon a l'air visiblement soulagé, pendant que Frank applaudit.)

FRANK : *(Les yeux levés au plafond)* Votre honneur... *(regardant le public)* mesdames et messieurs les jurés... Les applaudissements n'allaient qu'à l'exposé et à sa formulation, car en fournissant ses preuves, la partie adverse s'est elle-même coupée l'herbe sous le pied : Si les femmes ont autant de pouvoir qu'on veut bien nous le faire croire ici, pourquoi n'en font-elles pas usage ? Pourquoi, puisqu'elles sont majoritaires, n'élisent elles pas l'une des leurs à la Maison Blanche ?

DEBORAH : Comment feraient-elles ? Quel parti propose des femmes ?

FRANK : Mais Debbie, cela ne dépend que de vous. Dès que les sondages auront établi que vous préférez une femme, il y aura des candidates à la présidence. Nous-même préférons de loin une femme issue de nos propres rangs à un homme du parti adverse. Seulement voilà : la plupart d'entre vous élisent des hommes !

DEBORAH : Oui, par prudence ! Parce que nous manquons de confiance en nous-mêmes ! Parce que nous n'avons encore jamais vu gouverner une femme dans ce pays !

FRANK : Moi, j'appellerais cela un manque d'imagination.

DEBORAH : Tu veux dire un manque d'observation sur le terrain !

FRANK : Mais dans ce cas comment voulez-vous qu'on vous aide ? Faut-il que le prochain président des Etats-Unis suspende le mannequin d'une femme à la fenêtre de son bureau ?

DEBORAH : Il suffirait simplement de nous donner quelques ministères importants. Cela changerait le paysage d'un coup. Mais vous avez peur. Vous pissiez littéralement dans vos frocs ! Vos postes sont l'expression de votre puissance, vos salaires, la jauge de votre virilité. Et c'est pour cela que vous voyez en chaque femme en route vers les sommets celle qui en réalité va vous couper les couilles !

FRANK : J'espère que vous vous êtes bouché les oreilles, Gordon... Gordon, au fait, êtes-vous encore parmi nous ?

GORDON : *(riant)* Difficile à dire, Frank. En tout cas je me suis fait tout, tout petit.

(Frank se dirige vers le téléphone, s'empare du combiné, comme s'il voulait donner un ultimatum à sa femme.)

FRANK : Deborah, ta réponse.

DEBORAH : NON ! Demain matin, en me levant, je m'occuperai enfin à nouveau de ma carrière.

(Frank coupe le haut-parleur, Gordon "disparaît". Frank parle à nouveau directement dans le combiné.)

FRANK : Je crois que nous allons devoir nous contenter de cela... Adieu, Gordon. Et encore merci.

(Il raccroche et reste assis, déprimé, à côté du téléphone. Deborah s'est assise devant la coiffeuse ; elle semble épuisée.)

DEBORAH : *(après un long silence - au moins cinq secondes svp - d'une voix altérée, se regardant dans la glace)* Pourquoi toute cette haine en moi ? Tu peux me le dire ?

(Frank se lève, va derrière elle et lui pose tendrement les mains sur les épaules.)

FRANK : Parce que tu a été blessée, mon petit. Méchamment blessée.

DEBORAH : Certes. Mais pourquoi ma réaction est-elle si lamentable ? Pourquoi ne suis-je pas capable de tendre l'autre joue ?

FRANK : Personne n'a le droit de te demander ça. *(Avec tendresse)* Et d'ailleurs, n'oublies pas que tu es juive. Pour toi, c'est "oeil pour oeil, dent pour dent."

DEBORAH : Et pour son coeur, qu'est-ce que reçoit une juive ?

FRANK : Pour son coeur, elle a droit à un candidat mort...Plus la peine de te venger de moi, Debbie. Tu ES vengée.

DEBORAH : Si seulement je pouvais pleurer. La seule personne auprès de qui j'ai jamais pu pleurer, c'était toi. Et brusquement tu n'es plus là.

FRANK : Je suis là.

DEBORAH : Au début, ça n'a même pas été si grave, tu sais ? Je te le jure : ce matin, en allant me promener, j'étais presque euphorique. Grennberger, me suis-je dit, tu ne vas pas crier vengeance comme toutes les autres femmes trompées. Tu vas examiner ce dossier comme s'il s'agissait de l'une de tes clientes, et n'agir que si cela en vaut la peine.

Donc, tu as un problème. Un problème avec l'homme de ta vie. Est-il mourant ? Non. Est-il malade ? Penses-tu. Est-il en faillite ? Même pas ça. Veut-il te quitter ? De toute façon il ne le pourrait pas ! Voilà ce qui s'est passé : Durant les six dernières années, il lui arrivait de se coucher sur une autre femme. Une femme *attirante* : mais cela vient du fait qu'il a beaucoup de goût, et c'est bien ce que tu voulais, non, un homme ayant beaucoup de goût ? Une femme *jeune* : mais cela colle avec sa position sociale, et c'est bien ce que tu voulais, un homme qui soit en haut de l'échelle. Alors mets toi tout cela bien en tête et tu verras que cette histoire n'est au fond pas si terrible. Comme tu a pu le constater sur les photos, l'autre a un physique très avantageux et un tour de poitrine sensationnel : couché sur elle, ton mari était donc dans une position plutôt douillette. Plus douillette que couché sur toi, il faut être honnête. Alors vas-tu reprocher à ton mari d'avoir eu envie d'un peu de confort ? Rappelle-toi l'été, quand tu te laisses aller sur un de ces merveilleux matelas pneumatiques, dans la piscine : c'est à peu près ce qu'il a dû ressentir. Car évidemment, il s'est un peu laissé aller avec elle. Et ça lui a sans doute fait pousser un ou deux cris de plaisir. Mais au bout d'un moment, ce petit jeu était terminé et il rentrait à la maison, auprès de toi. Plus aimable, plus détendu et sans doute plus doux qu'à l'ordinaire. Et il embrassait ses enfants comme si tu venais juste de les mettre au monde !

souciée de mon apparence. A toi, je te plaisais, en apparence, et les autres hommes m'indifféraient. Mais peut-être les coups qu'on m'a porté ces derniers mois m'ont-ils quelque peu préparée à ce fiasco. Chaque réunion électorale apporte à l'éventuelle First Lady sa moisson de descriptions flatteuses : "un visage semblable à une pomme de terre", "pour l'amour du ciel, avec un derrière pareil, pourquoi porte-t-elle des pantalons ?", "ses lunettes sont sans doute un cadeau de l'opposition," et "son coiffeur figure certainement sur la liste des criminels les plus recherchés"... J'ai pris tout cela plutôt bien, je me suis dit : d'accord, tu vas porter des lentilles de contact, te faire coiffer selon les canons qui plaisent à la presse... (*On sent à quel point le remarque suivante l'a blessée.*) Même quand ils ont écrit que mon sourire ressemblait à celui d'un poisson carnivore - "le piranha souriant", tu te souviens, c'est comme ça qu'ils m'ont appelé - j'ai continué à sourire devant leurs caméras. L'essentiel, c'était qu'ils soutiennent Frank Marvin ! Mais à présent tout cela, c'est fini ! (*Elle lui tend le journal du sommet de la pile*) Regarde. Ceux-là ont eu la bonne idée de mettre côte à côte des photos de tes deux femmes. Mais regarde donc !... D'un côté une femme jeune, et de l'autre, une vieille, pas vrai ? (*Alors qu'il s'apprête à protester :*) Oh, pas aussi vieille que Rose Kennedy, mais comparée à celle-là ! D'un côté une femme jolie, et de l'autre, une laide. (*Il refait un geste :*) Pas aussi laide que Miss Piggy, je sais, mais comparée à celle-là !... Oui, j'ai commencé à faire des comparaisons. A me regarder avec les yeux des autres. Et tout à coup, il n'est plus rien resté de moi... En tout cas plus rien qui me permette de surmonter l'abîme qui sépare ces deux photos.

FRANK : Deborah, je crois que tu es devenue folle... (*Il lui prend la tête et la force à se regarder dans le miroir.*) Là, regarde-toi... Pas comme ça, nom de Dieu, *comme il faut* ! Je crois que tu as rejoint le camp des masochistes !

DEBORAH : (*Se dégage avec une sourire triste de son emprise*) Celui des réalistes...C'est drôle, n'est-ce pas ? Toute ma vie, je me suis acharnée contre la différence entre les riches et les pauvres. La différence entre les laides et les belles ne m'a même jamais effleuré l'esprit. Pourtant, elle constitue peut-être la plus grande des injustices, car on ne peut rien entreprendre contre elle.

FRANK : Ma chérie, cette Lisa Valero est une starlette ! Une starlette avec une cervelle de moineau !

Alors, est-ce que cette pauvre fille t'a volé quelque chose, dis, Greenberger ? Tu vois : pas même son sperme, puisqu'elle précise dans une interview que le sénateur mettait toujours des préservatifs...

FRANK : Quoi ?!

DEBORAH : *(indiquant une pile de journaux posée sur la coiffeuse.)* Lis... Est-ce que ton mari t'a volé quelque chose ? Au contraire ! Sans doute dois-tu à ses virées quelques unes des soirées les plus paisibles de ces dernières années. Mis à part le surplus de travail que cela te demandait à la maison. Et au lit, il avait bien plus d'imagination qu'auparavant. Cette nouvelle position, par exemple, que tu aimes tant, il la tient sûrement d'elle ! Il n'y a donc aucune raison de se mettre en colère, avoue-le.

FRANK : *(lui donnant un baiser sur les cheveux, reconnaissant)* Debbie...

DEBORAH : *(Elle le repousse, mais se tourne vers lui et le regarde en continuant de parler.)* Ca, c'était le matin... Voici maintenant la deuxième partie de la journée. A un moment donné, je me suis arrêtée. Sur un parking, Dieu sait où, avec une vue la mer en tout cas, et j'ai reparcouru les journaux. Je me disais qu'en traitant cette affaire aussi méthodiquement qu'un de mes dossiers, je pourrais l'avoir bien en main. Mais bizarrement, c'est le contraire qui s'est produit : j'ai perdu ma légendaire maîtrise de moi-même... Au début, ce n'a été qu'une simple difficulté à respirer. J'ai baissé la vitre, malgré le froid. J'avais l'impression d'étouffer !... Ensuite, la douleur est apparue. Une douleur physique, très concrète.... *(Elle prend sa main et la pose sur son sein gauche)* Là.

Autrefois, à Harvard, quand tu m'as lu ce livre sur le Viet-nâm, tu te souviens? ... Et que tu m'a fait cette déclaration d'amour entre deux lignes, comme si elle faisait partie du texte, je m'y suis attendue : je me suis dit, attention Greenberger, tu vas le sentir pour la première fois, ton coeur ! Mais je n'ai rien senti : j'étais tout simplement heureuse. Les poètes nous racontent des histoires, tu sais ? Le coeur, on ne le sent pas dans l'amour. On ne le sent que dans la jalousie, et combien ! Comme si quelqu'un triturait là-dedans avec un couteau bien aiguisé, sans jamais s'arrêter, jamais !

Et lorsque ça a quand même fini par s'arrêter, je n'étais plus la Greenberger d'avant. J'ai tourné le rétroviseur vers moi et j'ai regardé mon visage... *(Elle se tourne vers le miroir.)* Comme tu sais, je ne me suis jamais beaucoup

DEBORAH : Oui, mais elle est belle. En tout cas plus belle que moi.

FRANK : Mais ce n'est pas vrai !

DEBORAH : *(avec une voix étranglée par les larmes)* Et pourtant, elle te plaisait mieux que moi !

FRANK : Je ne sais même plus à quoi elle ressemble.

DEBORAH : *(lance les journaux à ses pieds)* Alors regarde ! *(En sanglotant)*... Et tout ce en quoi je la surpasse... mon métier, mes succès, mes diplômes... tout cela balayé face à une seule de ses photos... Il y a les filles belles et celles qui font des études. C'est bien ce que vous dites, non ? Ta Lisa est jolie et moi j'ai dû faire un tas d'études pour impressionner l'homme qu'elle a réussi à mettre dans son lit rien qu'en remuant des fesses une seule fois. *(Dans un cri désespéré)* Elle et toi, vous m'avez anéantie, tu ne comprends donc pas ça ?

FRANK : *(tombe à ses pieds, l'enlace)* Deborah... Debbie... s'il te plaît...

DEBORAH : *(en le martellant de coup de poings)* Pourquoi ? Pourquoi ? Pourquoi n'as-tu pas été fidèle commemoi ? Tu avais promis de me protéger et de me respecter jusqu'à le fin de tes jours, et tu me ridiculises aux yeux du monde entier !

FRANK : *(qui s'est laissé faire)* Je t'aime, Debbie. Je n'ai jamais aimé une femme autant que toi, je veux que tu le saches !

DEBORAH : *(se maîtrisant difficilement)* La course à la présidence ! C'est ça qui t'a fait rester près de moi toutes ces années.

FRANK : Non, c'est faux.... Cet après-midi, en traînant sur le lit, j'ai tout à coup compris : sans toi, il n'existe sur terre aucune fonction qui puisse me rendre heureux. Si je te perdais, plus rien n'aurait de valeur... Je n'avais pas réfléchi, tu comprends ? Je n'avais pas imaginé ton désespoir. Un moment, j'ai même cru que tu étais au courant depuis longtemps mais que tu ne disais rien parce qu'au fond ça t'était complètement égal !

FRANK : Ca ne marchera pas, vous deux, voyons : cette fille est beaucoup trop intelligente pour toi. Elle te dominera toute ta vie.

DEBORAH : Ils voulaient dire : pas assez jolie.

FRANK : Non, ce n'est pas ce qu'ils voulaient dire !

DEBORAH : En tout cas, tu aurais mieux fait de les écouter.

FRANK : Comment aurais-je pu ? Je te vénértais !

DEBORAH : A cause de mon intelligence.

FRANK : Pour cela aussi. Pourquoi pas, après tout, nom de Dieu !... A l'époque, après cet incident raciste au resto U, tu as été la première à t'asseoir à la table des étudiants noirs.

DEBORAH : C'est même là que nous nous sommes connus, non ?

FRANK : Parce que je t'avais suivi avec mon plateau. Je m'étais dit : Mon Dieu, faites que cette fille tombe amoureuse de moi. Car c'est elle ou personne d'autre.

DEBORAH : Tu as été le premier à travailler pour le fond d'aide à l'enfance pendant les vacances.

FRANK : Toi aussi, que je sache.

DEBORAH : *(en souriant pour la première fois)* Je ne voulais pas te perdre des yeux.

FRANK : Mais c'est toi qui la première a fait la demande en mariage.

DEBORAH : Et ceci dès notre première nuit !

FRANK : Frank Marvin, j'aime ton odeur, tes idées politiques, ton QI et la taille de ton pénis...

DEBORAH (*qui a commencé à s'essuyer les yeux avec des mouchoirs en papier posés sur la coiffeuse*) C'est fini, Frank. Je ne pourrais tout simplement pas oublier, tu sais ?

FRANK : Je sais que je t'aime. C'est tout.

DEBORAH : Même si c'était vrai, je ne pourrais plus te croire. Je ne crois même plus à tes déclarations d'amour d'autrefois. C'est peut-être ce qu'il y a de pire dans ces histoires : elles détruisent à la fois l'avenir et le passé. Il n'y a plus rien dont on puisse se souvenir avec bonheur.

FRANK : Ca va passer, Debbie.

DEBORAH : Comment peux-tu le savoir ? Tu n'as jamais été trompé, *toi* !

FRANK : Il *faut* que ça passe. (*Avec tendresse*) Greenberger, écoute-moi : tout ce que tu t'es dit dans cette voiture n'a aucune valeur. Nous savons, toi et moi, que tu ne peux réfléchir correctement que dans une baignoire. (*Voyant qu'elle ne sourit pas*) Debbie, mon petit, souviens toi d'encore avant. Du tout début. Tous ces gens qui nous ont mis en garde l'un contre l'autre.

DEBORAH : Personne ne m'a mise en garde.

FRANK : Mais moi, si.

DEBORAH : Eh bien voilà, ils ont gagné.

FRANK : Pas encore, mon petit, pas encore. Seulement si nous les laissons gagner.

DEBORAH : (*Après un silence, avec une curiosité indiquant qu'elle redevient la Deborah de tous les jours*) Qui t'a mis en garde contre moi ?

FRANK : Tous.

DEBORAH : Tu ne me l'a jamais dit.

DEBORAH : *(Avec un rire prudent)*... Mais je n'aime pas rester là à attendre que tu me fasses une proposition.

FRANK : Ai-je rechigné ?

DEBORAH : Non.

FRANK : J'ai beaucoup aimé la partie sur la taille de mon pénis.

DEBORAH : Et moi j'ai aimé ton courage. J'y ai même repensé aujourd'hui, dans la voiture. Un homme a vraiment besoin d'un sacré courage pour épouser une femme à sa hauteur. Parce qu'aux yeux des autres, il passe alors pour le plus faible des deux. Mais cela ne semblait pas te gêner que les autres étudiants disent que c'est Deborah qui devrait essayer de devenir président des Etats-Unis. Au contraire, tu étais fier de moi !

FRANK : Parce qu'ils avaient raison.

DEBORAH : Mais non.

FRANK : Ils auraient encore raison aujourd'hui.

DEBORAH : Tu es fou.

FRANK : Je ne veux pas dire par là que je ne vauds rien pour ce job. Mais dans la plupart des domaines, tu serais tout simplement le meilleur choix, de nous deux. Tu n'as vraiment qu'un handicap...

DEBORAH ET FRANK *(sur le ton de la plaisanterie)* C'est d'être une femme !
(Ils rient.)

DEBORAH : Oui, mais cela n'est valable que pour les cent ans à venir. Aussitôt après, je te livrerai une concurrence acharnée, crois-moi.

FRANK : Tu sais, ces derniers mois, pendant la tournée électorale, je t'ai souvent admirée.

DEBORAH : Mais moi aussi, je t'ai admiré.

FRANK : A cause de la façon dont tu as su te contenir. Moi, à ta place, j'en aurais sans doute été incapable.

DEBORAH : "Oh moi, je ne suis qu'une petite américaine au foyer. Je sais conduire, faire des gâteaux et j'adore raconter des histoires à mes enfants avant qu'ils s'endorment..."

FRANK : ... En puisant dans le recueil de discours d'Abraham Lincoln ! (*Il s'agit de rien.*)

DEBORAH : Tu crois qu'ils m'ont crue ?

FRANK : Pas tous.

DEBORAH : Mais tu n'as pas besoin de toutes les voix, non ?

FRANK : A Miami, lorsqu'ils t'ont demandé ce que tu pensais de mes propositions de réduction de l'armement, propositions qui, de A à Z, sont de toi, j'ai failli éclater de rire.

DEBORAH : Lorsque j'ai répondu que les seules armes auxquelles je comprenais quelque chose étaient les chaussures à talon ? Toujours est-il qu'ils l'ont avalé !

FRANK : Pas tout à fait... Mais la semaine dernière à Houston, chez les éleveurs de bétail, ce n'était pas mal non plus. Tu te souviens de ce type, au premier rang, qui voulait savoir si tu étais féministe ?

DEBORAH : (*se regardant de haut en bas*) "Vous me trouvez si mal habillée que ça ?"

FRANK : Avec ça, tu les a tous mis dans ta poche.

DEBORAH : Simone de Beauvoir a dû se retourner dans sa tombe, la pauvre.

FRANK : Tu lui expliqueras tout lors de ton prochain pèlerinage à Paris.

DEBORAH : Et qu'est-ce que j'explique à Gloria Steinem ?...Moi, je préfère l'histoire de la tarte aux pommes ! *(Voyant qu'il cherche à s'en souvenir)* New England, la réunion de l'association des femmes aux foyer protestantes ! Quand je leur ai raconté que tous les dimanches je faisais une tarte aux pommes pour toi et les enfants et qu'elles ont voulu connaître la recette !

FRANK : *(rit)* Et que je t'ai en vitesse passé un brouillon de la recette de ma mère, sous la table !

DEBORAH : Personne n'a rien remarqué !

FRANK : Contrairement à la conférence de presse à Détroit, quand tu m'as soufflé les nouveaux indices du chômage chez les jeunes...

DEBORAH : Mon Dieu, oui ! Directement dans ton micro ouvert !

(Tandis qu'ils rient, le téléphone se met à sonner. Frank décroche, cette fois-ci d'excellente humeur.)

FRANK : J'écoute... *(Il allume une cigarette. A Deborah)* C'est Tony. Il a ta mère au bout du fil.

DEBORAH : Je l'appellerai demain.

FRANK *(au téléphone)* Dites à Mrs Greenberger que tout est en ordre, que sa fille va l'appeler... Non, pourquoi ? Aucun changement, la conférence de presse est toujours maintenue pour demain, 16 heures... Merci, Tony, mais Gordon Baker a déjà essayé. Le refus de ma femme est définitif. *(Il raccroche, s'affaire avec le lecteur de CD.)*

DEBORAH : Tu as recommencé à fumer.

FRANK : Quand on est pas appelé à devenir Grand Manitou, pas besoin de donner l'exemple... Ecoute ce que je t'avais préparé. Avec ça, j'avais pensé te maintenir de bonne humeur jusqu'au congrès du parti...

(Lorsque la musique retentit - il s'agit de la valse lente "He loves and she loves" de George Gerschwin, dans l'interprétation de Zubin Mehta par exemple, utilisée entre autre dans le film Manhattan de Woody Allen - Deborah a un mouvement de surprise ravi. Frank pose sa cigarette sur le rebord du cendrier, se dirige vers elle et, les bras ouverts, l'invite à danser. Après un seconde d'hésitation, elle accepte. Un moment durant, ils dansent paisiblement, comme un couple bien rôdé qui aime ce genre de distraction et le pratique souvent.)

DEBORAH : J'ai toujours rêvé de danser un jour dans le bureau.

FRANK : Mais nous l'avons fait. Dans ton bureau, tu ne te rappelles pas ? Pour la fête des dix ans de ton étude. Je m'en souviens bien, c'était moi le disc-jockey.

DEBORAH : Je ne parlais pas de mon bureau, mais du bureau *ovale*.

FRANK *(l'attirant contre lui, sur un ton enjôleur)* Mais cela ne dépend que de toi, mon petit... Aujourd'hui, tu es la seule personne à pouvoir rendre ce rêve possible.

(Deborah s'arrête de danser, se dégage de son étreinte et va éteindre la musique.)

DEBORAH : Et dire qu'une fois de plus j'ai failli tomber dans le panneau ! Pas un seul instant tu n'as songé à retirer ta candidature ! Tout ça c'était de la comédie. Et maintenant, que cette chère Deborah montre ce dont elle est capable. Demain matin, une petite apparition à la télé, et si elle bien gentille et fait tout bien comme il faut, comme elle en a l'habitude, alors, à partir du 1er janvier, elle pourra jouer les First Lady : maison de 132 pièces, robes neuves tous les jours, déjeuner avec le roi d'Espagne, dîner avec la reine d'Angleterre... Ca bien bien suffire à combler une femme, ça, non ! Mais ne compte pas sur moi, tu m'entends ? Tu n'as qu'à emménager à la Maison Blanche avec ta petite pute, au moins les photographes auront de quoi remplir leurs pellicules !

(Elle sort, furieuse.)

NOIR.

ACTE 2

Quelques heures plus tard, la même nuit. Frank est seul dans la chambre. Il a enlevé sa cravate, se tient devant le téléviseur allumé, la télécommande dans une main, un verre de Scotch dans l'autre. Après avoir zappé plusieurs fois, il finit par trouver la chaîne qui retransmet la conférence de presse de son ancienne maîtresse Lisa Valero. On voit qu'il supporte difficilement ce qu'il voit sur l'écran. On voit aussi qu'il est un peu ivre.

VOIX DU COMMENTATEUR TV : ... nous rediffusons à présent la conférence de presse donnée cet après-midi par son ancienne maîtresse Lisa Valero, qui a confirmé les faits.

VOIX DE JOURNALISTES : Lisa !
Miss Valero !

(Dans le "deuxième espace", créé à nouveau par un effet de lumière, apparaît Lisa Valero. Elle porte un chemisier et une mini-jupe. Elle a l'air très sexy.)

VOIX D'UN JOURNALISTE : Miss Valero, tournez-vous par ici, s'il vous plaît !
(Lisa obéit.)

VOIX D'UN JOURNALISTE : Lisa, pouvez-vous nous refaire le même sourire sexy que tout à l'heure ?

(Lisa se tourne vers la voix, et répond également à cette demande.)

FRANK : *(observant la prestation de Lisa dans le crépitement des appareils photos, légèrement titubant)* Très joli ! Oui, c'est bien, ça ! Bravo !

VOIX DU JOURNALISTE : Merci, Lisa.

FRANK : *(parodiant une voix féminine)* Tout le plaisir était pour moi.

VOIX D'UN JOURNALISTE : Miss Valero, peut-on savoir pourquoi vous rendez publique cette affaire aujourd'hui précisément, à une semaine du congrès du parti ?

LISA : (*insouciante, joyeuse*) Ce n'est pas moi qui l'ai rendue publique, c'est le "public" qui est venu à moi. Hier, en rentrant des mes cours, j'ai failli m'évanouir... Je prends des cours à l'Académie de théâtre de cette ville, au cas où cela intéresserait quelqu'un... Donc, en arrivant devant chez moi je trouve tous ces journalistes. Je me suis dit : ça y est, Steven Spielberg te donne le rôle principal dans son prochain film, ou quelque chose de ce genre. Je vous assure ! Enfin, mon histoire avec le sénateur Marvin est terminée depuis plus d'un an !

VOIX D'UN JOURNALISTE : Qui a donné le scoop à la presse ?

LISA : En tout cas, pas moi, j'ai gardé le secret ! Et je veux bien mourir sur le champ si ce n'est pas la pure vérité ! Mais vous savez, un homme comme le sénateur Marvin a beaucoup d'ennemis. "Ne fais jamais de politique, poupée, me disait-il, c'est un borbier infect."

VOIX D'UNE JOURNALISTE : Miss Valero, une question... Miss Valero ?

LISA : (*regardant dans une autre direction*) Oui ?

VOIX DE LA JOURNALISTE : Vous sentez-vous coupable ?

LISA : (*avec un rire joyeux*) Mais je n'ai commis aucun crime, voyons !

VOIX DE LA JOURNALISTE : Je veux dire, par rapport à Mrs Marvin ?

LISA : (*après un bref silence*) Voilà ce que j'ai envie de dire : notre amour a été quelque chose de merveilleux, d'unique. Frank Marvin, il faut l'avouer, est un homme tout à fait extraordinaire. Mais bien sûr, j'aurais tout donné pour que Deborah et les enfants n'aient pas à souffrir de cette affaire. (*D'une voix voilée*) Oui, je me sens coupable.

FRANK : (*singeant sa voix*) "Et je veux bien mourir sur le champ si ce n'est pas la pure vérité."

(Le crépitement des appareils photos a recommencé)

PLUSIEURS VOIX

DE JOURNALISTES : Miss Valero !

Lisa !... Oui, comme ça, merci !

Miss Valero, par ici !

LISA : Allons, ça suffit, les gars. Qu'allez-vous faire de toutes ces photos ?

VOIX D'UN JOURNALISTE : En tapisser la Maison Blanche !

UN AUTRE JOURNALISTE : Sauf qu'à présent il n'a plus aucune chance d'aller les admirer !

(Rires.)

VOIX D'UN JOURNALISTE : Lisa, pourriez-vous ouvrir légèrement votre chemisier ? Juste le bouton du haut...

FRANK : Mais bien sûr, les gars, on va vous faire ça.

(Après quelques secondes d'hésitation, Lisa déboutonne effectivement le haut du chemisier.)

VOIX D'UN JOURNALISTE : Très bien, et maintenant, la hanche droite légèrement en avant... *(Elle obéit)* Formidable !

VOIX D'UN JOURNALISTE : Lisa, on vous a déjà dit que vous ressembliez à Marilyn ?

LISA : *(en maintenant la pose)* : En effet, quelqu'un me l'a déjà dit.

VOIX DU JOURNALISTE : Peut-on savoir qui ?

(Frank se protège le visage avec son bras, en attendant la réponse de Lisa.)

LISA : Le sénateur !

(Rires.)

VOIX D'UN JOURNALISTE : Peut-être a-t-il pensé qu'une liaison avec vous serait un moyen amusant de devenir un Kennedy ?

(Rires.)

VOIX D'UNE JOURNALISTE : Lisa, racontez-nous quelques chose sur l'homme Frank Marvin !

LISA : Il n'y a aucune différence entre le Frank Marvin public et le Frank Marvin privé. Il est tel que vous le voyez, tous.

VOIX DE LA JOURNALISTE : Si en dépit de tous les pronostics il survivait à cette affaire, lui donneriez-vous votre voix en novembre prochain ?

LISA : J'ai donné à Frank six ans de ma vie, alors pourquoi pas mon vote ?

VOIX D'UN JOURNALISTE : Miss Valero, comment Frank Marvin est-il, comme amant ?

LISA : Je ne crois pas que ce soit l'endroit pour discuter de cela.

FRANK : Mais pourquoi pas ? Allons, vas-y, donne lui le coup de grâce ! (*// boit.*)

VOIX D'UN JOURNALISTE : Si Frank Marvin était un hôtel, combien d'étoiles lui donneriez-vous ?

LISA : C'est quoi, le maximum ?

VOIX D'UN JOURNALISTE : Marvin est-il plutôt "seins" ou plutôt "fesses" ?

LISA (*pouffant de rire*) : Je ne sais pas comment cela se passe ailleurs. Mais dans mon cas, il aimait les deux.

(Pendant les rires qui suivent, Deborah entre dans la pièce et Frank éteint immédiatement le téléviseur. Lisa "disparaît". Deborah a de toute évidence pris un bain entre temps. Elle porte un long peignoir en tissu éponge, et se frotte les cheveux avec une serviette.)

DEBORAH : *(Pendant qu'elle allume le sèche-cheveux sur la coiffeuse)* Ce n'était pas la peine d'éteindre pour moi. Je l'ai déjà vu dans le salon. Ils le diffusent toutes les cinq minutes.

FRANK : *(Dans une rage impuissante)* Cette misérable petite salope ! Ce déchet !

DEBORAH : *(Qui a commencé à se sécher les cheveux)* Alors là, je te trouve injuste... Je veux dire, elle n'a vraiment rien d'un déchet... En plus, tu as éteint juste avant le bouquet final. Parce qu'elle avoue encore que tu avais l'habitude de surnommer ses seins "les grands frères", et ses fesses "les grandes soeurs". Au cours des réunions ennuyeuses, tu lui téléphonais de temps en temps pour lui demander des nouvelles de toute la "famille"... Les journalistes ont trouvé cela très inventif, au niveau du langage.

FRANK : N'as-tu jamais eu envie d'acheter une hache pour te découper toi-même en morceaux ? Ou de louer un char, pour t'écraser ? Ou encore de commander un baril d'essence, pour t'immoler par le feu ?

DEBORAH : *(impassible, continuant à se sécher les cheveux)* Tu es ingrat. Au lieu de faire l'éloge de tes prouesses amoureuses, elle aurait très bien pu déclarer que tu étais incapable de la satisfaire. Et dis-toi que si les américaines accepteraient à la limite de voter pour un briseur de ménage, les américains, eux, ne voteraient certainement pas pour un impuissant.

FRANK : Bien sûr, tu vas me trouver naïf, mais même dans mes pires cauchemars, je ne l'imaginais pas capable d'une chose pareille. C'est sans doute pour cela que j'ai été si insouciant. Pendant un moment, j'ai même eu l'impression qu'elle était amoureuse de moi. L'année dernière, quand j'ai dû lui annoncer que c'était fini, je n'ai jamais vu quelqu'un pleurer de façon aussi déchirante. Enfin, je suppose qu'on a dû lui faire une offre intéressante.

DEBORAH : Tu veux dire qu'ils l'auraient achetée ?

FRANK : Que veux-tu que ce soit d'autre ?

DEBORAH : Il est sûr que si elle veut devenir actrice, c'est la chance de sa vie. Toi aussi, tu serais prêt à tout pour devenir président des Etats-Unis.

FRANK : *(allumant une cigarette)* Certainement pas à me servir d'une histoire de cul.

DEBORAH : Tu te contenterais d'espérer qu'on découvre chez ton concurrent une histoire de pots-de-vin ou quelque chose du même genre, ça fait plus viril.

FRANK : Oui, et c'est toute la différence.

DEBORAH : C'est une question de choix des armes. La petite Lisa utilise la variante féminine.

FRANK : Cela s'appelle de l'exploitation de notre libido.

DEBORAH : Moi, j'appellerais ça le pouvoir de l'amour, ça sonne de façon un peu plus sympathique.

(Frank est debout à côté du chariot de service où sont posés verres et bouteilles. Il se prépare un nouveau verre.)

FRANK : Surtout quand il s'agit, en clair, d'atteinte à la vie privée et de chantage.... En se servant d'aventures extra-conjugales, de photos compromettantes, de caméras cachées, d'écoutes téléphoniques, de livres de souvenirs qu'on menace de publier. Sans oublier tout ce que vous obtenez avec vos tentatives de suicide et vos grossesses.

DEBORAH : Eh oui, les femmes utilisent ces armes là. Si elles ne vous conviennent pas, vous n'avez qu'à nous en proposer d'autres.

FRANK : Toi, tu ne te serviras certainement pas d'une histoire de cul.

DEBORAH : Jusqu'à présent, je n'ai pas eu à le faire.

FRANK : A supposer que tu intentes un procès à quelqu'un, tu le mettrais au pied du mur avec un prodécé aussi dégueulasse ?

DEBORAH : Cela dépendrait sans doute du genre de mur dont il s'agit. Si ma victoire peult servir une bonne cause... *(Elle a penché la tête en avant et se sèche les cheveux dans la nuque.)*

FRANK : Deborah Greenberger et son romantisme social. On n'a encore jamais vu l'or pousser sur les décharges publiques. *(Lui tournant le dos)* Tu en veux un aussi, Robin des bois ? *(Il se retourne et constate qu'elle n'a rien entendu à cause du sèche-cheveux. Plus fort)* Deborah, je te sers un Scotch?

DEBORAH : *(regardant à travers ses cheveux, qui lui masquent le visage)* Pardon ? *(Frank montre son verre)* Bonne idée... Mais sans trop de glace. Tu m'en mets toujours trop... *(Pendant que Frank lui prépare un verre, elle termine de se sécher les cheveux et éteint l'appareil. Elle arrange sa coiffure, d'un ou deux gestes habiles, en se regardant dans la glace. Puis, elle se lève pour aller prendre le verre que Frank lui tend.)* Et si nous parlions sérieusement, qu'en dis-tu ?

FRANK : Parler sérieusement ? Si j'ai bien compté, j'en suis déjà à mon troisième verre.

DEBORAH : *(examinant la bouteille à la lumière)* A moins que tu aies changé tes doses, je dirais plutôt que c'est le sixième.

FRANK : Il y en avait un pour toi.

DEBORAH : Je l'avais déjà déduit. *(Elle prend son verre, s'éloigne de quelques pas, et se tourne à nouveau vers lui)* Bien... Tout à l'heure, quand tu as dit que je ne savais réfléchir correctement que dans une baignoire, tu avais naturellement raison... Car c'est exactement ce que j'ai fait pendant une heure. Allongée dans cette superbe baignoire en marbre, les yeux fixés sur les robinets plaqué or, j'ai fait défiler dans ma tête tes concurrents : Forman, riche comme Crésus, Palmer, qui rêve d'être Crésus, l'inénarrable Liliano et ses fausses canines en or... Et je me suis dit qu'en dépit de tous tes défauts, qui se résument en fait à un seul, ton terrible manque d'autodiscipline...

FRANK : *(en levant son verre vers elle)* Mon excessive joie de vivre... Ça sonne un peu mieux.

DEBORAH : Qu'en dépit de cela, donc, tu vauds quand même mille fois mieux que tous ces épouvantails. Tu es un moindre mal, pour ainsi dire, si on se place du point de vue des électeurs. Et je ne parle pas du candidat du parti adverse, ce faux-cul momifié qui va certainement l'emporter si tu te retires de la course. Bref, je suis disposée à vous sortir, toi et les tiens, de ce pétrin. Ou si tu préfères les formulations ampoulées de ton ami Gordon Baker, je vais essayer de sauver la nation.

FRANK :... Pardon ?

DEBORAH : Oui, à compter de maintenant, je vais à nouveau soutenir inconditionnellement tes ambitions politiques et, comme avant cet... incident, faire tout mon possible pour que tu deviennes, cet automne, président des Etats-Unis. *(Elle s'approche de lui et lui prend tendrement la cigarette des mains)* Ne serait-ce que pour que tu essaies une nouvelle fois d'arrêter de fumer.

FRANK : *(abasourdi, les yeux fixés sur son verre)* Ce doit être l'alcool. J'entends des voix.

DEBORAH : *(en écrasant la cigarette d'un geste résolu)* Non. Et je ne vais pas tarder à te le prouver... Mais si tu veux que tout se passe bien... Que les électeurs prennent effectivement mon absolution au cours du show télévisé de Gordon Baker comme signal pour te pardonner tes péchés... Que ton parti te nomme effectivement candidat aux présidentielles et que le peuple américain t'élise effectivement en novembre prochain... Si tu veux tout cela, il te faut d'abord accepter mes conditions. Tu es prêt ?

(Frank acquiesce, en faisant manifestement des efforts pour retrouver tous ses esprits. Deborah prend toutefois encore le temps de boire une gorgée, avec délectation.)

DEBORAH : Hm... Tiens, d'ailleurs, ça fait combien de temps que je n'ai plus pris de Scotch ? Tu peux m'expliquer pourquoi un couple comme le

nôtre se prive d'autant de choses ? Pourquoi ne restons nous pas au ranch à nous saouler tous les soirs ? (*Frank ne réagissant pas*) Bon, d'accord. Tu connais mon point de vue. Il est grand temps que ce pays ait son premier président féminin. Vous, les hommes, vous n'avez fait que le conduire à la faillite, à tous les niveaux. Ce serait faire preuve d'irresponsabilité, alors que nous disposons de la majorité des voix dans cette entreprise, de vous laisser la diriger plus longtemps.

FRANK : (*lève la main, encore un peu ivre*) Objection !

DEBORAH : C'est censé être une conversation sérieuse, Frank.

FRANK : C'est une objection sérieuse. Tu ne crois tout de même pas que cela fait une différence, le sexe de celui qui est aux commandes. Songes un peu à Margaret Thatcher, à Indira Gandhi, à ta vénérée Golda Meir... Qu'est-ce que ça changerait, qu'une femme occupe le fauteuil présidentiel, tu peux me l'expliquer ?

DEBORAH : (*après une autre gorgée de Scotch*) Eh bien, pour commencer, il faudrait installer un institut de beauté à côté de son bureau...

FRANK : Et à part ça ?

DEBORAH : Ce dont ce pays a le plus besoin, en dehors d'une reprise économique, c'est d'un concept.

FRANK : (*amusé*) Un concept.

DEBORAH : Un concept, un modèle... Un modèle pour une société nouvelle. Une société *humaine*. Une nouvelle *morale*.

FRANK : Dictée par le sexe qui utilise le plus innocent des plaisirs comme moyen de chantage ?

DEBORAH : Je ne prétends pas que ce soit une tâche facile. Mais il faudrait au moins essayer. J'y ai longuement réfléchi. Je crois que je sais par quel moyen prendre le problème... (*Voyant que Frank n'a visiblement aucun envie de l'apprendre*) Bon, bon... Alors dis-toi bien que si votre époque est depuis

longtemps révolue, la nôtre n'a pas encore commencé. Et je te donne raison sur un point : Nous, les femmes, les premières, ne sommes pas prêtes à élire l'une d'entre nous à la Maison Blanche. Dans ce pays, nous n'avons jusqu'ici vu que des hommes aux postes-clé, alors comment veux-tu que nous y imaginions une femme ? C'est sans doute ce manque de possibilités d'identification qui fait que nous nous intéressons si peu à la politique - reproche que vous ne manquez jamais de nous faire, et à juste titre. Quand on sait qu'on ne mettra jamais un pied sur un voilier, les résultats des régates vous laissent indifférent. (*Elle boit*). Et pourtant, il existe une solution... (*Voyant qu'il se tait, irritée*) Tu veux l'entendre, oui ou non ?

FRANK : Telle que je te connais, ça m'étonnerais que tu me laisses le choix. (*Voyant qu'elle se tait à présent*). Oui, vas-y, crache le morceau.

DEBORAH : Un président femme, à l'essai.

FRANK : Un quoi ?

DEBORAH : C'est toi qui m'a donné l'idée, tout à l'heure, quand tu m'as demandé si le président devait accrocher une poupée à la fenêtre de son bureau, tu te rappelles ? C'est exactement dans cette direction qu'il faut chercher : il s'agirait de présenter aux électeurs américains une femme prenant pour ainsi dire part à l'exercice du pouvoir, mais sans engagement. Une grande politicienne comme une sorte d'échantillon gratuit à renvoyer s'il ne donne pas satisfaction... Un reality-show version Maison Blanche, à déprogrammer s'il est ennuyeux... Et dans l'intérêt de mon sexe et de mon pays, j'accepte d'assumer ce rôle.

FRANK : Celui de l'exercice du pouvoir ?

DEBORAH : De l'exercice partagé du pouvoir, car les électeurs auraient voté pour toi. Et si je remplis ma mission comme je pense en être capable, alors plus rien ne sera comme avant. Mon enseignement pratique permettra aux femmes d'avoir davantage confiance en elles, et aux hommes de perdre leurs préjugés contre les "femmes politiques". Ainsi, on ouvrirait la voie à l'élection de la première présidente des Etats-Unis.

FRANK : Concrètement.

DEBORAH : Concrètement, je demande en cas de victoire électorale - et en contrepartie de la "mansuétude" qui seule peut la rendre possible - le droit d'emménager à la Maison Blanche pas seulement en tant que First Lady, mais aussi en tant que partenaire. Je veux parler d'un partenariat au plus haut niveau : la présidence de Frank et Deborah Marvin. *(Il tente de l'interrompre)* Attends, ce n'est pas tout... En dehors de ma propre fonction, sur laquelle je reviendrai dans un instant, j'exige également la participation massive d'autres femmes aux affaires publiques. Si tu acceptes mon marché, il faudra qu'il y ait dans ton futur gouvernement, dans tous les domaines et à tous les niveaux, des signes visibles d'une influence féminine.

FRANK : Viens-en au fait.

DEBORAH : J'en viens au fait... *(Elle pose son verre, sort un bloc-notes de la poche de son peignoir et lit)* Premier point. Certains des postes les plus importants de ton cabinet seront occupés par des femmes, en tenant particulièrement compte des noires, des hispaniques, et des autres minorités.

FRANK : Qu'elles soient compétentes ou non ?

DEBORAH : Elles sont compétentes.

FRANK : Deuxième point.

DEBORAH : Une femme présidera la Cour Suprême.

FRANK : Toi.

DEBORAH : Non, mais en qualité de juriste, j'ai quelques propositions intéressantes à te faire. Troisième point...

FRANK : Laisse-moi deviner... Un vice-président en jupons.

DEBORAH : Non.

FRANK : *(déçu)* Non ?

DEBORAH : Tu oublies que le nom du vice-président doit-être connu avant l'élection. Si tu choisis une femme, tu peux être sûr que toutes les autres, justement, ne voteront pas pour toi.

FRANK : Confère le cas Géraldine Ferraro.

DEBORAH : Un homme, donc. Mais qui devra faire un peu plus que te représenter à l'un ou l'autre enterrement. J'ai pensé que la protection de l'environnement serait un domaine particulièrement approprié au vice-président des Etats-Unis. L'intéressé devra donc avoir déjà donné des preuves tangibles de son engagement en faveur de questions écologiques. Trois personne au moins répondent à ce critère, à mon avis...*(Elle consulte son bloc-notes.)*

FRANK : Tu me les diras plus tard.

DEBORAH : *(reprend son verre, boit.)* Bon, et maintenant, venons-en à moi...

FRANK : Le ministère des Affaires Etrangères.

DEBORAH : Froid.

FRANK : Le ministère de l'Intérieur.

DEBORAH : Encore plus froid... Pas de poste officiel. Ce serait du népotisme, le prétexte idéal pour te démettre de tes fonctions.

FRANK : Les services secrets !

DEBORAH : Frank, c'est la conversation la plus sérieuse que nous aurons eu de toute notre vie.

FRANK : *(allume ostensiblement une cigarette)* Qui l'aurait cru ?

DEBORAH : Je m'occuperais de ce que j'ai le mieux étudié : la réforme du système éducatif. Si on veut que ce pays ait une chance, il faut d'abord que ses enfants en ait une. Les élèves américains doivent pouvoir bénéficier du meilleur enseignement qu'on puisse obtenir en y mettant les moyens.

FRANK : Quels moyens ? Les caisses sont vides.

DEBORAH : Dans le budget de l'armée, il y a encore de la marge, je te l'ai toujours dit.

FRANK : Tu expliqueras ça aux généraux.

DEBORAH : *(froide)* Mais c'est ce que je ferai. *(Dans le regard qu'il lui lance, on perçoit pour la première fois une lueur d'inquiétude.)* En se serrant énergiquement la ceinture et en taxant enfin les riches correctement, on peut financer la réforme de l'éducation et la réforme, tout aussi urgente, du système de santé. Il est intolérable que nos médecins ne s'occupent que des gens aisés et posent des conditions avant de permettre à un mourant de se coucher dans un lit. Si tu deviens président, je fermerai mon étude pour ne plus me consacrer qu'à ces deux projets. Sans demander la moindre contrepartie honorifique ou financière, cela va de soi. Simplement quelques bureaux spacieux, là où, à la Maison Blanche, se prennent les décisions importantes - dans l'aile ouest - ainsi qu'une équipe de collaborateurs à la mesure de l'ampleur de la tâche.

FRANK : Ma chérie, tu me fais honte ! Si, si, c'est vraiment une proposition très généreuse... Quand veux-tu que j'en informe le peuple ? Le lendemain de l'élection ? Dans mon discours d'investiture ? Oui, c'est une bonne idée d'annoncer cela le jour de mon investiture, je suis sûr que le peuple s'en réjouira tout particulièrement.

DEBORAH : *(après un temps de réflexion)* Ce sera trop tard, ils se sentiraient floués... Après le congrès du parti, dirais-je. Dès que tu auras la candidature dans la poche.

FRANK : Tu as un souhait particulier pour le slogan de la campagne ? "Offre exceptionnelle, deux Marvin pour le prix d'un, n'hésitez pas !" Ou peut-être "Votez pour notre Frank, et vous aurez sa Deborah en prime !"

DEBORAH : Je laisse cela au talent de tes experts en communication.

(Frank se dirige vers elle, lui ôte le verre des mains et l'enlace.)

FRANK : Greenberger... Greenberger, réveille-toi. Je crois que tu es encore un peu sous le choc. Les événements ont secoué ta légendaire clairvoyance. Ce n'est pas étonnant.

DEBORAH : *(se dégageant)* C'était peut-être le cas il y a quelques heures, la jalousie étant certainement une forme de confusion mentale... *(interrogeant sa propre formulation, avec savoir-faire)* De pathologie dans l'instinct de propriété, en tout cas... *(Théâtrale)* Cet homme m'appartient, c'est moi qui l'ai vu la première ! *(se tournant vers lui)* Mais à présent, j'ai retrouvé tous mes esprits.

FRANK : *(en colère)* Mais nom d'une pipe, Debbie, reviens sur terre ! Tu sais bien que l'exercice du pouvoir est entièrement régi par la Constitution ! Et la Constitution ne stipule en aucune façon que la personne avec laquelle on dort, la nuit, doive nécessairement être celle avec laquelle on gouverne, le jour !

DEBORAH : *(en colère)* Bon, très bien ! Alors respecte-la, ta Constitution ! Renonce à ta candidature ! *(Après un silence, très calme)* Frank, je suis sérieuse. On ne peut plus sérieuse. Soit nous prenons ce poste à deux, soit aucun de nous ne l'obtiendra.

FRANK : Deborah...

DEBORAH : A toi de décider, Frank.

FRANK : *(avec un rire amer)* En fait, je devrais me féliciter. Je ne trouverais sans doute pas dans le monde entier de partenaire plus rusée que toi pour ce job.

DEBORAH : Ni de plus loyale. De plus qualifiée que moi. De plus amoureuse, aussi.

FRANK : Ce dernier paragraphe, je le rayerais.

DEBORAH : *(à la fois sûre d'elle et très tendre)* : Je t'aime, Frank, et tu le sais. Et un jour, tu finiras bien par me comprendre... Si un homme peut me

comprendre, c'est bien toi ! C'est même à toi que je dois de n'avoir pas froid aux yeux en ce moment. Et n'as-tu pas dit, il y a quelques heures, que de nous deux, je serais le meilleur choix ?

FRANK : A ce moment là, je n'avais pas encore imaginé...

DEBORAH : C'est bien de cela qu'il s'agit. Tu *n'imaginais* pas qu'une femme à laquelle tu reconnais par ailleurs toutes les compétences qu'une telle fonction requiert puisse se permettre de la revendiquer... Il s'agit de notre honneur, Frank. Aussi longtemps que nous ne *n'exercerons* pas ce que vous considérez comme la plus haute des activités, vous ne nous respecterez jamais tout à fait.

FRANK : Vous respecter ? Mais nous vous admirons ! Nous sommes à vos pieds !

DEBORAH : Tant que nous sommes jeunes et belles... Mais notre situation, vous ne l'admirez pas. Aucun d'entre vous ne serait prêt à prendre notre place. Sauf passagèrement, pour le faire le clown devant la presse.

FRANK : Mais c'est *vous* qui nous avez conditionnés pour ça ! *Qui* nous a appris qu'un *homme*, ça devait gagner de l'argent et une *femme*, s'occuper des enfants ? Vous, nos mères ! Qui appelle la femme qui reste à la maison une *femme au foyer* et le mari dans le même cas, un *homme entretenu* ? Vous, qui transmettez la langue maternelle !

DEBORAH : La femme au foyer, c'était quand il y avait encore du travail à la maison. Mais ensuite, vous êtes arrivés avec vos robots ménagers, vos repas surgelés et la pilule contraceptive, et vous nous avez libérées. Votre rage du progrès a fait de nous des chômeuses, Frank. Nous avons besoin de nous occuper !

FRANK : (*Avec ironie*) Toutes autant que vous êtes, je présume.

DEBORAH : Ce serait mon rêve.

FRANK : (*moqueur*) Et dans ce rêve, comment conçois-tu la multiplication par deux du marché du travail ?

DEBORAH : Pas par deux, Frank. Beaucoup d'entre nous travaillent déjà, il ne manque qu'un petit tiers. *(Alors qu'il éclate de rire)*... Tu ne peux pas arrêter le progrès Frank. Nous ne retournerons pas à nos fourneaux, ils sont entièrement automatisés. La seule voie possible est celle qui va de l'avant.

FRANK : Cette voie n'existe pas, Debdie.

DEBORAH : Alors il faut la créer.

FRANK : Mais certainement. Et *toi*, bien sûr, tu détiens la solution.

DEBORAH : Elle est évidente.

FRANK : Alors pourquoi personne ne l'a-t-il encore trouvée ?

DEBORAH : Il fallait bien que quelqu'un soit la première.

FRANK : *(Avec ironie)* Une femme.

DEBORAH : *Nous* sommes les chômeuses. Vous, en tant que propriétaires du travail, ne *pouvez* avoir l'idée de partager.

FRANK : *(amusé)* Partager quoi ? Le travail ?

DEBORAH : Quand l'eau se fait rare, autorise-t-on les uns à remplir leur piscine pendant que les autres meurent de soif ? Non, on répartit équitablement ce dont on dispose. Alors pourquoi veux-tu qu'il en aille autrement avec le travail ?... La solution, c'est une réduction progressive du temps de travail. Progressive, mais radicale. Si petit à petit toutes les femmes deviennent actives, cela signifie que dans dix ou vingt ans, le temps de travail pour tous ne sera plus que de cinq heures par jour ! *(Frank n'ayant à l'évidence pas envie d'engager le débat, elle continue seule)*. Imagine les conséquences ! *(En énumérant ses arguments, elle s'essoufle de plus en plus - peu importe qu'on comprenne tout ce qu'elle dit : cette scène doit surtout faire ressortir sa capacité à l'enflammer, sa volonté farouche de vouloir changer le monde, qui fait d'elle une sorte de missionnaire.)* Vous, les hommes, ne seriez plus obligés de vous tuer à la tâche et vous auriez enfin

le temps de profiter un peu de la vie. Nous , les femmes, nous ne serions plus obligées de crever d'ennui et nous aurions enfin notre propre argent ! Nos enfants ne seraient plus obligés de traîner dans les rues après l'école, puisque leur père ou leur mère les attendrait à la maison. Arrivé à un certain âge, on pourrait décider plus facilement de ses horaires, se rendre les journées de travail moins fatigantes, et tenir le coup plus longtemps...

FRANK : *(lève la main pour la modérer)* Deborah...

DEBORAH : ... Si les deux sexes doivent fournir la même quantité de travail alors cette maudite majorité de la population féminine disparaîtra enfin. Car si à l'avenir, vous, les hommes, parvenez à vous ménager davantage, le jour viendra où votre espérance de vie égalera la nôtre. Et dans ce cas, nous aurons...

FRANK : *(plus énergiquement)* : Deborah... !

DEBORAH : ... certes perdu notre majorité politique, mais nous ne serons plus aussi seules dans nos vieux jours ! Et en ce qui concerne les salaires...

FRANK : Debbie, pitié ! Arrête !

DEBORAH : *(inspire profondément)* Ah, Frank, c'est à cela que je pense en parlant de société nouvelle ! L'humanité entière irait mieux sans qu'une goutte de sang ne soit versée ! *(Elle se dirige vers lui et , heureuse, pose ses deux bras autour de son cou.)* Chéri, je sais que nous pouvons y arriver ! Ce sera une Amérique comme nous ne l'avons encore jamais connue ! Un monde entièrement nouveau !... Et sais-tu à qui nous le devons ?

FRANK : A Deborah Greenberger ?

DEBORAH : A Lisa Valero ! C'est fou, non ? C'est précisément la petite Lisa qui m'a donné la clé grâce à laquelle je peux à présent ouvrir toutes ces portes ! *(Voyant qu'il se dégage d'elle en silence)* Qu'est-ce qu'il y a ?

FRANK : Quelque chose vient de me traverser l'esprit.

DEBORAH : Parle.

FRANK :... Laissons tomber.

DEBORAH : Parle, voyons !

FRANK : Concernant ma petite Lisa... Tout à l'heure, pendant la conférence de presse, elle a bien dit qu'elle n'avait aucune idée de qui avait informé les médias. Elle était elle-même étonnée de trouver tous ces journalistes devant sa porte.

DEBORAH : Qu'aurait-elle bien pu dire ? Qu'elle a été achetée ? Qu'elle a besoin de publicité ?

FRANK : Et si c'était toi ?

DEBORAH : (*sans comprendre*) Quoi ?

FRANK : Si une certaine Deborah Greenberger s'était chargée de révéler à la presse cette fameuse liaison ? (*Se délectant de sa stupéfaction*) Ah, pour une fois, c'est *moi* qui semble t'avoir cloué le bec ! (*avec un plaisir croissant devant cette possibilité de vengeance*) J'ai toujours été étonné que tu n'aies rien remarqué durant toutes ces années. Alors que généralement, presque rien n'échappe à ton intuition féminine... Tu sens quand un des enfants couve un rhume, quand ta mère n'aime pas une nouvelle robe, quand la cuisinière songe à se faire licencier, quand l'opinion des électeurs change... Et quand ton mari a une liaison six années durant, tout à coup tu ne sens plus rien ? Avoue que c'est un peu difficile à croire !.. Après tout, tu n'étais peut-être pas si aveugle que cela ? Tu savais tout depuis longtemps, très longtemps, mais tu voulais pas l'affronter en face. Jusqu'au jour où tu t'es dit que cette histoire pouvait t'être utile. C'est à dire jusqu'à ce matin. Car depuis ce matin, je suis dans une position où je ne peux pas faire grand chose contre tes ambitions politiques... Oui, je sais, je sais, vous, les femmes, vous savez vous sacrifier, faire preuve de modestie. Et lorsqu'il vous arrive d'avoir soif de pouvoir, c'est uniquement pour le bien de l'humanité. Mais nos mères ne nous transmettent-elles pas cela, à nous aussi ? Après tout, tes gesticulations féministes ne sont peut-être qu'un prétexte ? Peut-être es-tu tout aussi avide de pouvoir que n'importe quel homme ? J'ai peut-être naïvement passé

toutes mes nuits aux côtés d'un Richard Nixon qui n'a fait que guetter le moment opportun pour me faire un enfant dans le dos ?

DEBORAH :... Je comprends. Et dans ce cas, mon désespoir d'il y a quelques heures n'aurait été qu'un jeu, une mystification.

FRANK : Le couteau bien aiguisé dans le coeur, et tout le reste ? Non, cela, tu l'as certainement vécu ainsi. Mais pas aujourd'hui, il y a quelques déjà. Au moment où tu as découvert mon infidélité. Mais comme tu sais te contrôler, contrairement à moi, tu as su attendre. Attendre et rassembler patiemment des preuves : des lettres, des photos, des notes d'hôtel... L'arsenal habituel des armes féminines. Et ensuite, avec tout cela, tu as tranquillement ouvert le feu. Hier soir. Sur moi !

DEBORAH : En allant remettre mon dossier dans une agence de presse.

FRANK : Je dirais plutôt, en l'envoyant sous pli anonyme.

DEBORAH :... Je dois reconnaître que ta petite histoire n'est pas mal du tout.

FRANK : N'est-ce pas ?

DEBORAH : Oui, elle tient debout, vraiment. *(La voix progressivement brisée par les larmes)* Seulement, elle ne cadre pas vraiment avec un grand amour. Tu ne trouves pas ?

FRANK : Et ton chantage, il cadre peut-être avec un grand amour ?

(Deborah se détourne dans un geste d'immense déception. Le long silence qui s'ensuit sera finalement brisé par Frank, qui va vers elle et la prend dans ses bras.)

FRANK : Deborah... Ma chérie... Pardonne-moi... Pardonne-moi, mon petit, je t'en prie, c'était une mauvaise plaisanterie... *(Entre des baisers)* Je ne sais pas ce qui m'a pris... J'étais blessé. Je voulais me venger.

DEBORAH : *(répondant à sa tendresse)* Je ne voulais pas te blesser, Frank. Jamais encore je n'ai voulu te blesser...

FRANK : Je sais, je sais... Mais nous autres, les hommes, sommes des petites plantes fragiles, très fragiles... On n'arrête pas de nous dire que vous avez besoin de nous, qu'il faut vous protéger... Et tout à coup, vous arrivez là et vous nous donnez des leçons...

DEBORAH : *(en riant tendrement)* C'était un peu beaucoup à la fois, j'en conviens.

FRANK : De toutes les façons, le plus puni des deux, c'aurait été moi. Car impossible de me séparer de toi au cours des deux prochains mandats, au moins. Et vivre huit ans aux côtés d'une femme que l'on soupçonne capable de manoeuvres pareilles, tu parles d'un enfer !

DEBORAH : Ce n'est pas plus l'enfer que de vivre six ans aux côtés d'un homme qu'à chaque retard on imagine dans les bras d'une rivale.

FRANK : *(la lâchant)*... C'était donc vrai ?

(Son expression est si horrifiée que Deborah éclate de rire.)

DEBORAH : Mais non, c'était une mauvaise plaisanterie... *(Voyant qu'il n'est pas convaincu)* Frank, je te jure que je ne le savais pas ! Les piles de dossiers, à l'étude, les enfants, la maison... Je n'avais ni le temps, ni l'envie de me livrer à une telle surveillance. Quand on se met à espionner son partenaire, c'est qu'en règle générale on le trompe soi-même. Nous, qui sommes fidèles, nous ne pouvons même pas imaginer qu'il y ait quelque chose à espionner chez l'autre. *(Elle se dirige, sous le regard rassuré de Frank, vers le téléphone.)*

FRANK : Vous qui êtes fidèles ? Et si toi aussi tu m'avais fait porter des cornes durant toutes ces années ? Avec l'un de tes collègues, par exemple ? Avoue que tu avais l'embarras du choix, à l'étude ! En connaissant de surcroît les moindres détails de ma petite histoire, qu'avais-tu à craindre ?

DEBORAH : *(avec un sourire de compassion)* Frank ! *(D'un geste décidé, elle saisit le combiné du téléphone. Après un silence)* Je suis navrée d'avoir à vous réveiller, Tony... Deborah Marvin, oui, revenue d'entre les morts... Je

vous remercie, Tony... Oui, je pense que cela va pouvoir s'arranger... Première étape : vous avez sûrement le numéro de téléphone de Gordon Baker sous la main ? Voulez-vous avoir la gentillesse de l'appeler ? *(Elle regarde sa montre-bracelet)* Deux heures du matin, je sais. Mais compte-tenu de la situation, je suis sûre qu'il sera ravi d'être dérangé. *(Attendant que la liaison soit établie, à Frank)* Quel est le bouton du haut-parleur ?.. Ah ça y est, j'ai trouvé.

(On entend sonner un téléphone - en même temps, dans le "second espace" apparaît la tête du lit où dort Gordon Baker.)

GORDON : *(d'une voix ensommeillée)* ... Allo ?

DEBORAH : Gordon. Ici Deborah.

GORDON : Qui ?

DEBORAH : Deborah Marvin.

GORDON : *(se redressant sur son lit)* Mrs Marvin !... Mrs Greenberger !

DEBORAH : *(en riant)* Vous pouvez à nouveau m'appeler Mrs Marvin. *(Elle s'éloigne du téléphone et se dirige vers Frank.)*

GORDON : C'est bon signe. Vous venez ?

DEBORAH : Six heures et demi, au studio ?

GORDON : Six heures. Cela nous laissera du temps pour le maquillage.

DEBORAH : Six heures un quart.

GORDON : Que Dieu vous bénisse, Deborah.

DEBORAH : Il n'y est pour rien. C'est ma propre décision.

GORDON : Alors, que l'Oncle Sam vous bénisse.

DEBORAH : Frank est avec moi, Gordon. J'ai mis le haut-parleur, il peut donc vous entendre.

FRANK : Salut, Gordon, désolé de vous avoir réveillé.

GORDON : Il n'y avait pas de meilleure raison pour tirer un journaliste de son sommeil, cette nuit.

FRANK : Vous avez une idée de la stratégie à adopter ?

GORDON : Comme il me paraît difficile de nier les faits, le mieux pour vous serait d'avouer. Avec sur le visage l'expression contrite que la situation exige, bien sûr.

FRANK : *(enlaçant Deborah)* Ca ne sera pas difficile. Je suis contrit.

GORDON : Ne mentionnez pas la jeune personne, et surtout pas son nom.

FRANK : Je ne comptais pas le faire.

GORDON : *(en riant)* Je vous comprends !

DEBORAH : Et qu'en est-il de mon rôle à moi ? Dois-je jouer les épouses débortantes de compréhension, débordantes d'humour ou encore un peu vexée ? Faut-il que je rejette toute la faute sur les médias, avides de scoops sensationnels ?

GORDON : Ah non, je ne suis pas masochiste ! Le mieux serait que vous soyez comme d'habitude : intelligente et pragmatique. Si vous pouviez trouver la phrase qui débarrasse une bonne fois pour toute le monde de cette affaire, ce serait évidemment formidable. Un bon mot, si bon qu'après l'émission, la terre entière en parlerait.

DEBORAH : Vous voulez que je trouve cela à deux heures du matin !... Quoi d'autre ?

GORDON : Ne soyez pas trop rayonnante, je dirais. En aucun cas les spectateurs ne doivent se dire que vous prenez l'adultère à la légère. Vous

devez faire comprendre que vous avez souffert et pardonné, et qu'à présent, l'affaire ne vous pèse plus. Les électrices n'auront pas le coeur de punir Frank pour quelque chose dont même sa victime ne lui tient plus rigueur.

DEBORAH : Compris.

GORDON : Donc, six heures un quart. Voulez-vous que je vous envoie une voiture ?

FRANK : Ce ne sera pas nécessaire. Merci, Gordon. Vous pouvez vous rendormir, à présent.

GORDON : Très bien, alors à tout à l'heure. Bonne nuit, Deborah !

DEBORAH : *(qui, debout devant l'armoire, inspecte sa garde-robe)* Bonne nuit, Gordon.

FRANK : *(qui a saisi le combiné)* : Serrons les pouces !

GORDON : *(ému par le caractère historique de la situation)* Oh Frank, avec vous, le parti est sûr de sa victoire !

FRANK : Avec moi et Deborah.

(Ceci marque le moment où il accepte toutes les conditions de Deborah. Ils se regardent dans les yeux, chacun à un bout de la chambre.)

GORDON : Cela va de soi. Avec Deborah Marvin, nous allons enfin avoir à nouveau une véritable First Lady dans l'aile est de la Maison Blanche. Et Deborah... Deborah... ?

DEBORAH : *(le regard toujours posé sur Frank)*... Oui ?

GORDON : Au cas où vous m'inviteriez à dîner, en janvier prochain, mon plat préféré sont les côtes d'agneau.

DEBORAH : *(détournant les yeux de Frank)* Vous, vous n'êtes vraiment pas superstitieux.

GORDON : Non, mais croyant. Je veux dire : je sais maintenant que le bon Dieu entend mes prières.

DEBORAH : *(rit)* Bonne nuit, Gordon. Et merci !

(Frank repose le combiné. Gordon "disparaît".)

DEBORAH : *(sort une robe de l'armoire et la tient contre elle.)* Est-ce que cela convient pour une épouse qui pardonne ?... Ou dois-je plutôt mettre celle-ci ?

FRANK : Elle produirait peut-être un effet plus optimiste ?

DEBORAH : Peut-être un peu trop optimiste ? Cela pourrait ne pas plaire aux électeurs. *(Elle sort un ensemble très neutre de l'armoire.)* Je crois que je vais prendre celle-là, qui n'a vraiment rien de sexy. Il ne faut pas qu'ils croient que je cherche à concurrencer Lisa Valero, ils interpréteraient cela comme une preuve de mon désespoir.

FRANK : De toute façon, s'ils ont des doutes, tes lunettes vont les rassurer.

DEBORAH : J'ai gardé une paire de lentilles de contact dans mon sac, au cas où. *(Elle referme l'armoire et accroche l'ensemble à la poignée de la porte.)* Et maintenant, à toi...*(Elle ouvre l'armoire de Frank et, après une brève hésitation, en sort un costume gris.)* Qu'en penses-tu ?

FRANK : Je l'ai porté il y a quelques jours pour le show de David Letterman. Les électeurs vont croire que leur futur président n'a rien à se mettre.

DEBORAH : *(sortant un costume assez sombre)* Et celui-ci ?

FRANK : Mon Dieu, Deborah, on cherche quelqu'un pour la Maison Blanche, pas pour remplacer le cardinal Spellman !

DEBORAH : *(le regardant, l'oeil pétillant)* Ca y est !

FRANK : Quoi ?

DEBORAH : J'ai trouvé la phrase à prononcer, celle qui va te sauver !

(Elle lui prend la main et s'adresse à présent - tandis que le "second espace" se recrée autour d'elle et de lui - à un public de téléspectateurs imaginaire.)

DEBORAH : ... Mon cher Gordon, vous me posez là une question très douloureuse. Mais je vous suis reconnaissante de me donner l'occasion d'aborder ce thème. Je crois qu'il faut bien comprendre la chose suivante: s'il s'agit effectivement d'un cas d'adultère, il ne regarde au fond que Frank et moi. Attention, Gordon : je ne veux pas dire que cette histoire est inventée de toutes pièces. Malheureusement, elle ne l'est pas. Je ne veux pas dire non plus que notre couple ne connaît pas de temps à autres des problèmes. Quel couple n'en connaît pas ? Après tout nous ne sommes que des êtres humains, non ? *(En posant un regard admiratif sur Frank)* Ce que je veux dire, c'est que j'aime cet homme. Que je suis extrêmement fière d'être sa femme, et qu'il a toute ma confiance. *(A nouveau vers le public)* Et d'ailleurs, j'ai toujours estimé que notre pays avait besoin d'un président, et pas d'un pape ! *(Alors que la lumière redevient normale, à Frank, au comble du bonheur)* Avec ça, je leur clouerais le bec, je te le promets ! *(Après un silence)* Frank, je crois que tu touches au but. Ton rêve va enfin se réaliser ! *(La façon dont ils se regardent montrent que pour la première fois, ils mesurent l'ampleur de leur aventure commune)* Frank, j'ai peur.

FRANK : Toi, tu as peur?

DEBORAH : Pas toi ?

FRANK : *(avec sérieux)* Comme jamais.

DEBORAH : Frank, il faut que tu fasses cela bien, tu entends ?

FRANK : J'essayerai.

DEBORAH : Cela ne suffit pas. Jure-le !

FRANK : *(lève la main et dit, pour elle seule, les mots que le président des Etats-Unis prononce quand ils prête serment.)* Moi, Frank Richard Marvin, jure solennellement d'exercer la charge de Président des Etats-Unis en toute

fidélité, et de conserver, de protéger et de défendre la Constitution des Etats-Unis du mieux que je pourrai. *(Avec beaucoup de tendresse)* Et je jure d'être fermement décidé à adorer ma vie entière Deborah Greenberger, ici présente.

DEBORAH *(sur le même ton)* Un peu plus de fidélité me suffirait déjà. *(Elle laisse glisser son peignoir par terre - en-dessous, elle porte une chemise de nuit très séduisante.)* Viens au lit...

(La façon dont elle prononce ces trois derniers mots aussi bien signifier un ordre donnée par une supérieure que l'invitation d'une belle femme - la réaction de Frank balance donc entre déconcertation et ravissement. Tandis que la scène est plongée dans le noir, on entend à nouveau la musique sur laquelle ils ont dansé au premier acte.)

FIN

La fin peut-être actualisée de la façon suivante :

Au cours de la dernière scène, Frank peut à un moment donné prévenir Deborah que même s'il la laissait faire, l'establishment ferait tout pour l'évincer. Elle répond dans ce cas qu'elle accepte de prendre ce risque.